

I - Décrire la nature

Le roman de Jules Verne nous présente une **grande promenade** à travers le globe. Le *Nautilus*, doté de hublots, et dont on peut descendre pour des excursions, n'est pas loin d'un **bateau de croisière touristique** !

Il transporte ses passagers tout autour des **mers** et des **continents**, mais le regard du naturaliste Aronnax est surtout attiré par **la faune et la flore** ; la galerie de personnages rencontrés permet aussi de considérer **la nature humaine** dans sa variété.

1. Les lieux

2. Les animaux et les plantes

3. Les peuples

1. Les lieux

Lorsque le récit commence, le professeur Aronnax est **entre deux pays** : il revient de visiter « *les mauvaises terres du Nebraska, aux États-Unis* » (1, II) et se languit de « *revoir <s>on pays, <s>es amis, <s>on petit logement du Jardin des Plantes, <s>es chères et précieuses collections !* » (1, III) Lorsqu'on lui propose de partir en expédition sur l'*Abraham-Lincoln*, il confie à Conseil : « *C'est là un de ces voyages dont on ne revient pas toujours !* » (1, III) – on ne le perçoit donc pas comme un grand voyageur, au contraire !

Le *Nautilus* parcourt bien entendu **les mers** du globe : Pacifique, Océan Indien, mer Rouge, Méditerranée, Atlantique, mer des Sargasses, Manche, mer du Nord, mer de Norvège. Mais il y a des **excursions à terre** (en Papouasie, 1, XXI ; au Pôle sud, 2, XIV) et des **sorties en scaphandre** sous la mer (dans la forêt de l'île Crespo : 1, XVI ; au cimetière ; 1, XXIV, les huîtres perlières : 2, II, en Atlantide : 2, IX). Le *Nautilus* descend **au fond des abysses** (et en prend une photo : 2, XI) ou visite **les épaves de bateaux naufragés** (2, VIII en Méditerranée ; 2, XX dans l'Atlantique nord). Tout cela ressemble beaucoup au programme d'une **croisière** !

Cependant, il ne s'agit pas uniquement d'un voyage d'agrément : le but est avant tout scientifique ; « *vous serez mon compagnon d'études* » dit Nemo en 1, X. Aronnax rapporte d'ailleurs de cette expédition des notes qu'il compte publier (2, XXIII) Et Nemo semble ironiquement assumer le rôle du professeur face au professeur Aronnax ! Il lui pose des colles : « *Monsieur Aronnax,*

me demanda-t-il, savez-vous quelle est la profondeur de l'Océan ? – Je sais, du moins, capitaine, ce que les principaux sondages nous ont appris. – Pourriez-vous me les citer, afin que je les contrôle au besoin ? » (1, XVIII) ; « *Ah ! Monsieur le professeur, dit-il d'un ton aimable, je vous cherchais. Savez-vous votre histoire d'Espagne ?* » (2, VIII).

Et il va jusqu'à lui **faire la leçon** sur un tableau noir ! « *le capitaine Nemo (...) ramassant un morceau de pierre crayeuse, il s'avança vers un roc de basalte noire et traça ce seul mot : ATLANTIDE* » (2, IX). Aronnax souligne lui-même cette attitude : « *Cet inexplicable personnage avait l'air d'un professeur de mathématiques qui fait une démonstration à ses élèves.* » (2, XVI). Et le summum est atteint lorsqu'on constate que **Nemo a ni plus ni moins corrigé la copie d'Aronnax** ! « *Mon ouvrage sur les fonds sous-marins, feuilleté par lui, était couvert de notes en marge, qui contredisaient parfois mes théories et mes systèmes.* » (2, XI).

Mais on peut trouver une autre facette à ce voyage d'études : il est aussi, d'une certaine façon, **un pèlerinage**. Tout se passe comme si Nemo marchait sur les pas des grands explorateurs qui l'ont précédé : évocation de **Darwin** (2, 1), **Columb** (1, V ; 2, XI), **de Gama** (2, IV), **Magellan** par son détroit, **La Pérouse** (1, XIX), **Bougainville** (1, XX), **Cook**, **Dumont d'Urville** (1, XX)...

Et cet aspect est plus évident encore lorsque Nemo amène le *Nautilus* près de **l'épave du Vengeur** pour lui rendre hommage (2, XX).

2. Les animaux et les plantes

La spécialité du professeur **Aronnax** est l'étude des animaux, des poissons et des minéraux. C'est donc surtout cela qui l'intéresse, et au départ **il croit que le Nautilus appartient au règne animal** ! Cela évoque pour lui « *le terrible "Moby Dick" des régions hyperboréennes, jusqu'au Kraken démesuré* » (1, I) ou « *Le narval vulgaire ou licorne de mer <qui> atteint souvent une longueur de soixante pieds* » ; « *Pourquoi non ?* » (1, II).

À bord du *Nautilus*, Aronnax et Conseil sont ravis, car le sous-marin est un **musée ambulant**, dans lequel des vitrines exposent des spécimens : « *les raretés naturelles tenaient une place très-importante.* » (1, XI). Mais surtout, le *Nautilus* est un **aquarium inversé** : au lieu de contenir les poissons, il contient simplement les visiteurs : « *l'aquarium n'est qu'une cage, et ces poissons-là sont libres comme l'oiseau*

dans l'air. » ; « Deux plaques de cristal nous séparaient de la mer. » ; « Ned nommait les poissons, Conseil les classait, moi, je m'extasiais devant la vivacité de leurs allures et la beauté de leurs formes. » (1, XIV).

Et devant l'écran ou la vitrine défilent **toutes les espèces** : méduses (1, XVI) ; loutre de mer (...) albatros (...) « *tintoréas, requins terribles, à la queue énorme* » (1, XVII) ; « *calmars (...) je reconnus les neuf espèces* » (1, XVIII) ; le corail (1, XXIV) ; « *une grande quantité d'oiseaux aquatiques, palmipèdes, mouettes ou goélands (...) tortues marines (...) Je remarquai plusieurs espèces qu'il ne m'avait pas été donné d'observer jusqu'alors.* » (2, 1)

Le bref séjour sur terre, en Papouasie, offre aussi la possibilité de contempler **toutes sortes de végétaux et d'animaux** : Des arbres énormes, des perruches, perroquets, oiseaux de paradis, pigeons, cochon des bois, kangourous (1, XXI).

En somme, le professeur se régale de ce **spectacle incessant**, en lien direct avec sa passion pour l'observation des plantes et des animaux ; « *la mer prodiguait incessamment ses plus merveilleux spectacles. Elle les variait à l'infini. Elle changeait son décor et sa mise en scène pour le plaisir de nos yeux* » (1, XVIII) ; « *Que d'heures charmantes je passai ainsi à la vitre du salon ! Que d'échantillons nouveaux de la flore et de la faune sous-marine j'admirai sous l'éclat de notre fanal électrique !* » (2, IV).

3. Les peuples

Une des branches de la géographie s'appelle « **géographie humaine** » ; et Jules Verne s'y intéresse aussi.

Mais on entre ici dans un aspect du roman qui a sans doute assez mal vieilli : Verne n'est pas un anthropologue ni un sociologue, et ce qu'il dit des différentes nations qu'il aborde ou dont il parle se résume souvent à des **clichés** (dans le meilleur des cas) ou à des **caricatures**, parfois racistes.

Une des idées que Verne développe à plusieurs moments du roman, c'est celle de la **différence entre peuples du sud et peuples du nord**. Les premiers, selon lui, seraient plus **expansifs et superficiels**, les seconds **plus froids mais plus profonds**. Il en parle ainsi dès le début, à propos des réactions à propos de la rumeur sur les apparitions d'un monstre : « *Dans les pays d'humeur légère, on plaisanta le phénomène, mais les pays graves et pratiques, l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne, s'en préoccupèrent vivement.* » (1, I).

Les peuples de la terre sont donc classés, et tout en bas de l'échelle, bien sûr, on situait à l'époque les « **sauvages** » dont il est beaucoup question. Dès le début, Ned Land fait allusion aux anthropophages : « *Mille diables ! s'écriait-il, voilà des gens qui en remonteraient aux Calédoniens pour l'hospitalité ! Il ne leur manque plus que d'être anthropophages !* » (1, VIII) ; il fait à nouveau cette hypothèse un peu plus tard : « *À moins qu'on ne nous engraisse ! riposta Ned. — Je proteste, répondis-je. Nous ne sommes point tombés entre les mains de cannibales !* » (1, IX).

Les « sauvages » en question apparaissent en personne bien plus tard, et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'ils ne sont **pas présenté avec respect**, dans un premier temps : « *Sont-ce des singes ?* s'écria Ned Land. — *À peu près, répondit Conseil, ce sont des sauvages.* » (1, XXII)

Ils sont même **ridiculisés** dans l'épisode où ils sont électrocutés par le *Nautilus* quand ils essaient d'y entrer (1, XXII).

Mais le professeur Aronnax est plus ouvert qu'on ne pourrait s'y attendre : sa **description** des Papouas est plutôt élogieuse : « *taille athlétique, hommes de belle race.* » Il reconnaît leur **courage** : « *les nègres n'hésitent pas à attaquer le requin, un poignard dans une main et un lacet dans l'autre* » (2, II). Bien que l'un d'eux ait atteint d'une pierre un coquillage précieux, il interdit à Conseil de lui tirer dessus : « —

Une coquille ne vaut pas la vie d'un homme ! lui dis-je. » (1, XXII). De même, il fera preuve de **compassion** envers le pêcheur de perles exploité par les Anglais : « *C'était un homme, un homme vivant, un Indien, un noir, un pêcheur, un pauvre diable...* » (2, III).

Mais c'est surtout le capitaine Nemo qui apparaît comme un véritable **cosmopolite**, un partisan même de **l'internationalisme** !

Son *Nautilus* est un peu l'ancêtre de la **Société des Nations**, avec son équipage de plusieurs origines, et sa propre nationalité qui reste un mystère ; ils semblent parler une sorte **d'espéranto** entre eux, sa **technologie** est empruntée à tous les savants et tous les industriels du monde...

Nemo réagit mal à l'emploi du mot « sauvages » par Aronnax : « *Des sauvages, où n'y en a-t-il pas ? Et d'ailleurs, sont-ils pires que les autres, ceux que vous appelez des sauvages ?* » (1, XXII).

Nemo donne une bourse pleine de perles à un pêcheur ; non par charité, mais par un geste **politique**, d'après lui : « *Cet Indien, monsieur le professeur, c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là !* » (2, III).

Dans la cabine de Nemo, on voit les **portraits de ses héros** : « *Kosciusko*, le héros tombé au cri de Finis Polonoie, *Botzaris*, le Léonidas de la Grèce moderne, *O'Connell*, le défenseur de l'Irlande, *Washington*, le fondateur de l'Union américaine, *Manin*, le patriote italien, *Lincoln*, tombé sous la balle d'un esclavagiste, et enfin, ce martyr de l'affranchissement de la race noire, *John Brown*, suspendu à son gibet » (2, VIII).

Ainsi, le *Nautilus* apparaît comme un moyen de parcourir le globe, pour **l'admirer et en voir les splendeurs** ; c'est aussi le vaisseau d'un naturaliste qui complète l'exploration encore inachevée, à l'époque, des fonds marins, et c'est enfin **une société utopique (et un peu totalitaire)**, puisqu'il est interdit d'en partir) qui veut s'affranchir des préjugés nationaux, avec à la barre un **capitaine apatride et justicier**.

Il est à noter que, dans *Vingt mille lieues sous les mers*, Verne signale au passage les possessions françaises en Guyane et en Polynésie, mais ne s'y arrête pas. De fait, dans aucun de ses romans il ne fait mettre le pied à ses héros dans des colonies françaises, peut-être pour ne pas avoir à se prononcer sur le colonialisme...

II - Dompter la nature

Le rapport à la nature dans le roman de Jules Verne n'est pas seulement de nature **contemplative** ; il ne s'agit pas seulement de **l'admirer** ou de la **cataloguer** : on peut relever aussi une démarche de **domination**, de **prise de possession**.

La première étape consiste à arpenter les mers, à les **explorer** ; puis les personnages vont s'approprier les ressources en les **consommant** avec avidité ; enfin, il s'agira tout simplement de se déclarer **maître de la nature, conquérant et victorieux**.

1. Traverser
2. Dévorer
3. Conquérir

1. Traverser

Le voyage qu'entreprend le *Nautilus* a une **ampleur considérable** que le titre souligne.

Verne a hésité entre plusieurs titres, mais ils insistaient toujours plus ou moins sur la **longueur du trajet** : *Voyage sous les eaux*, *Vingt Mille Lieues sous les eaux*, *Vingt-cinq Mille Lieues sous les océans*, *Mille Lieues sous les océans*...

Et ce voyage n'est pas de tout repos, puisqu'il s'agit d'**une chasse, d'une course-poursuite**.

Au commencement du récit un monstre coule des navires, et il faut le tuer, puis les passagers à bord du *Nautilus* s'aperçoivent qu'ils sont pourchassés et doivent échapper à leurs poursuivants. **La tête de l'animal est mise à prix** : « le commandant Farragut parlait d'une certaine somme de deux mille dollars, réservée à quiconque, mousse ou matelot, maître ou officier, signalerait l'animal. » (1, IV). Mais à la fin du roman, la poursuite n'est pas terminée : « **les boulets se multipliaient autour de nous.** » (2, XXI)

Mais même quand le « narwal » ou le *Nautilus* ne sont pas poursuivis et chassés, les dangers le menacent ; les récifs et les **bancs de sable** peuvent l'immobiliser : « *Soudain, un choc me renversa. Le Nautilus venait de toucher contre un écueil, et il demeura immobile, donnant une légère gîte sur bâbord.* » (1, XX) ;

la **banquise** peut les arrêter : « *Nous pouvions être écrasés entre ces blocs de glace, ou tout au moins emprisonnés. Et alors, faute de pouvoir renouveler l'air...* » (2, XV).

Les animaux peuvent présenter des dangers ; le *Nautilus* subit une **attaque de requins** : « *Souvent, ces puissants animaux se précipitaient contre la vitre du salon avec une violence peu rassurante.* » (2, I) puis de **cachalots** : « *Plusieurs fois, dix ou douze réunis essayèrent d'écraser le Nautilus sous leur masse. On voyait, à la vitre, leur gueule énorme pavée de dents, leur œil formidable.* » (2, XII) et enfin de **poulpes géants** : « *Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes tératologiques.* » (2, XVIII).

À terre ou en scaphandres, d'autres dangers menacent ! **Une araignée de mer et des squales** s'invitent à la promenade en forêt de l'île Crespo : « *danger plus grand, à coup sûr, que la rencontre d'un tigre en pleine forêt.* » (1, XVII) ; la visite aux huîtres perlières cause à nouveau une **attaque de requin** : « *C'était un requin de grande taille qui s'avancait diagonalement, l'œil en feu, les mâchoires ouvertes !* » (2, III) ; et la descente à terre en Papouasie comporte elle aussi des risques : « *— Il reste à savoir, dis-je, si ces forêts sont giboyeuses, et si le gibier n'y est pas de telle taille qu'il puisse lui-même chasser le chasseur.* » (1, XX)

2. Dévorer

Mais si **la nature fait peur**, elle peut être elle aussi victime des hommes. **Les héros de ce récit se nourrissent d'elle**, de toutes les façons possibles.

Toutes les espèces animales et végétales sont consommées : « *filet de tortue de mer (...) foies de dauphin (...) conserve d'holoturies (...) crème dont le lait a été fourni par la mamelle des cétacés, et le sucre par les grands fucus de la mer du Nord, (...) confitures d'anémones* » (1, IX).

Aronnax nous donne les menus préparés à bord. Il se renseigne même en lisant **un livre sur l'alimentation** : « *Je lisais en ce moment un livre charmant de Jean Macé, les Serviteurs de l'estomac, et j'en savourais les leçons ingénieuses* » (1, XVIII).

Mais les trois rescapés (surtout Ned Land) se lassent de plats d'origine marine, et leur descente à terre en Papouasie est l'occasion de **varier le menu** : « *Il aperçut un cocotier, abattit quelques-uns de ses fruits, les brisa, et nous bûmes leur lait, nous mangeâmes leur amande, avec une satisfaction qui protestait contre l'ordinaire du Nautilus.* » ;

Ils prennent **des oiseaux** : « *un pigeon blanc et un ramier (...) La muscade, dont ils ont l'habitude de se gaver, parfume leur chair et en fait un manger délicieux. "C'est comme si les poulardes se nourrissaient de truffes, dit Conseil."* » ;

Ned Land voit de petits **kangourous** qui le ravissent : « *le Canadien (...) se contenta d'une douzaine de ces intéressants marsupiaux* » (1, XXI) ; on apprend plus tard par Conseil que « *Ned confectionne un pâté de kangaroo qui sera une merveille !* » (1 XXII).

Cette dévoration n'épargne même pas les espèces menacées, comme en témoigne cet échange à propos d'un **dugong** aperçu dans la mer Rouge : « *Sa chair (...) est extrêmement estimée (...) Aussi fait-on à cet excellent animal une chasse tellement acharnée qu'il devient de plus en plus rare. — Alors, monsieur le capitaine, dit sérieusement Conseil, si par hasard celui-ci était le dernier de sa race, ne conviendrait-il pas de l'épargner dans l'intérêt de la science ? — Peut-être, répliqua le Canadien ; mais, dans l'intérêt de la cuisine, il vaut mieux lui donner la chasse. — Faites donc, maître Land, répondit le capitaine Nemo.* »

La recherche de nourriture tourne parfois à l'hécatombe, et on a peine à croire que certains chiffres ne sont pas des erreurs : « *le sol se montra tout criblé de nids de manchots, (...) Le capitaine Nemo en fit chasser plus tard quelques centaines, car leur chair noire est très-mangeable.* »

L'appétit de ces hommes semble sans limites, et lorsque le capitaine Nemo s'approvisionne en charbon, Ned Land ne perd pas son temps : il trouve à flanc de montagne « *plusieurs livres d'un miel parfumé <et> en remplit son havre-sac.* » ; il tue également « *de belles et grasses outardes* » (2, X).

3. Conquérir

On l'a vu, la chasse et la pêche sont des activités importantes pour les personnages du roman, et vitales pour assurer leur survie, mais il y a aussi des comportements et des actions qui ne s'expliquent pas par la volonté de survivre.

Dans plusieurs cas, il s'agit plutôt d'une **volonté de domination sur la nature**, de conquête des espaces naturels et même de **destruction**.

Le rapport entre Ned Land et les baleines n'est pas celui de la simple chasse, c'est celui d'un **défi personnel**, d'une volonté de soumettre l'animal à sa volonté : « *— Que je l'approche à quatre longueurs de harpon, riposta le Canadien, et il faudra bien qu'il m'écoute !* » (1, VI). Il est obsédé par **son tableau de chasse**, qu'il veut compléter en attaquant un dugong, non pour sa chair, car il apprend après-coup qu'il est mangeable (« *— Ah ! fit le Canadien, cette bête-là se donne aussi le luxe d'être bonne à manger ?* » 2, V), mais parce qu'il ne l'a pas encore inscrit à son palmarès : « *Oh ! monsieur, me dit-il d'une voix tremblante d'émotion, je n'ai jamais tué de "cela"* ». (2, V).

Même le « phlegmatique » Conseil ne peut s'empêcher d'avoir des réactions d'orgueil, quand un sauvage détruit une **coquille** précieuse d'un jet de pierre : « *Conseil se jeta sur son fusil, et visa un sauvage qui balançait sa fronde à dix mètres de lui. Je voulus l'arrêter, mais son coup partit et brisa le bracelet d'amulettes qui pendait au bras de l'indigène.* » (1, XXII) ; Même chose quand le domestique est légèrement électrocuté par une **torpille** : « *"Je me vengerai de cet animal. — Et comment ? — En le mangeant."* Ce qu'il fit le soir même, mais par pure représaille, car franchement c'était coriace. » (2, XVII)

Nemo est **fier de sa puissance**, de sa supériorité technologique, il en fait étalage avec complaisance devant le professeur Aronnax : « *Tout se fait par lui. Il m'éclaire, il m'échauffe, il est l'âme de mes appareils mécaniques. Cet agent, c'est l'électricité.* » (1, XII) ;

Que Nemo ne soit **pas avare de sa puissance de feu** se voit dans la façon dont il parle des cachalots et des poulpes qu'il combat : « *Quant à ceux-là, bêtes cruelles et malfaisantes, on a raison de les exterminer. (...) Ils ne sont que bouche et dents !* » (2, XII) ;

« – *Et qu’allez-vous faire ? – Remonter à la surface et massacrer toute cette vermine.* » (2, XVIII).

Nemo se considère comme propriétaire des forêts sous-marines de **l’île Crespo** (1, XV) et d’une **île volcanique** au large des Canaries (2, X)...

Et ces possessions sont augmentées par sa **visite au pôle sud**, qu’il est le premier à atteindre, et sur lequel il va **planter son drapeau** ! « – *Au nom de qui, capitaine ? – Au mien, monsieur !*” Et ce disant, le capitaine Nemo déploya un pavillon noir, portant un N d’or écartelé sur son étamine. » (2, XIV).

En somme, la nature est vue dans le roman comme **un milieu hostile**, dans lequel il faut s’imposer par la force ; comme **un garde-manger inépuisable** auquel on peut puiser sans retenue, et comme un domaine dont on peut s’emparer par le **droit de conquête**.

La mégalomanie de Nemo évoque d’autres personnages, plus tardifs, du même style : **le comte Dracula**, dans le roman de Bram Stoker (1897) ; **le docteur Moreau** (*L’Île du docteur Moreau*, H. G. Wells, 1896)... **Le comte Zaroff** (Richard Connell, *The Most Dangerous Game*, 1924), est un mélange de Nemo et de Ned Land car il accueille des invités qu’il veut ensuite chasser dans les forêts de son domaine, car l’homme est, selon lui, le gibier le plus difficile à chasser, et il souhaite relever ce défi !

III - Rêver la nature

si Jules Verne s’appuie sur les connaissances scientifiques de son temps, il n’est **pas lui-même un savant** ; son approche de la nature est avant tout **littéraire, romanesque**.

Il est sensible à la **dimension poétique**, évatrice de la nature, et il se plaît à en **exagérer les traits les plus pittoresques**. À un certain point, il se montre créatif et **imagine la réalité** plus qu’il ne la décrit.

1. La nature poétique

2. La nature fantastique

3. La nature imaginaire

1. La nature poétique

Ce qui parle à l’imagination, dans le récit du professeur Aronnax, ce sont les **nombreuses énumérations de noms de poissons**, dont

beaucoup sont inconnus du grand public : « *des littorines, des dauphinules, des turritelles, des janthines, des ovules, des volutes, des olives, des mitres, des casques, des pourpres, des buccins, des harpes, des rochers, des tritons, des cérites, des fuseaux, des strombes, des ptérocères, des patelles, des hyales, des cléodores, coquillages délicats et fragiles, que la science a baptisés de ses noms les plus charmants.* » (1, XI).

Mais ces noms accumulés ne sont pas la seule source de poésie : s’y ajoutent des **détails pittoresques**, des éléments pittoresques étranges, rares : **les diodons** qui se remplissent d’air pour échapper aux prédateurs, ou **les soufflets** qui attaquent les insectes en leur lançant de l’eau : « *des diodons, véritables porcs-épics de la mer, munis d’aiguillons et pouvant se gonfler de manière à former une pelote hérissée de dards (...) des soufflets, au museau long et tubuleux, véritables gobe-mouches de l’Océan, armés d’un fusil que n’ont prévu ni les Chassepot ni les Remington, et qui tuent les insectes en les frappant d’une simple goutte d’eau.* » (2, I)

Parfois, le professeur mentionne les **légendes** ou les noms poétiques attachés à certains faits de nature : « *pour le poète, la perle est une larme de la mer ; pour les Orientaux, c’est une goutte de rosée solidifiée ; pour les dames, c’est un bijou de forme oblongue, (...) ; pour le chimiste, c’est un mélange de phosphate et de carbonate de chaux avec un peu de gélatine, et enfin, pour les naturalistes, c’est une simple sécrétion malade de l’organe qui produit la nacre chez certains bivalves.* » (2, II)

Mais à d’autres moments, c’est **Aronnax qui réagit à des spectacles inattendus, avec sa propre sensibilité** : « *des pomacanthés dorés, ornés de bandelettes émeraude, habillés de velours et de soie, passaient devant nos yeux comme des seigneurs de Véronèse* » (2, XVIII) ; « *des xyphias-espérons, longs de huit mètres, (...) qui obéissaient au moindre signe de leurs femelles comme des maris bien stylés.* » (2, IX) ; « *Les glaces prenaient des attitudes superbes. Ici, leur ensemble formait une ville orientale, avec ses minarets et ses mosquées innombrables.* » (2, XIII)

Mais celui qui ressent le plus fortement la poésie de la nature, c’est peut-être le capitaine Nemo. **Nemo est un esthète**, comme en témoignent la bibliothèque et le musée qu’il emporte à bord du *Nautilus*.

Mais surtout Nemo se lance à plusieurs reprises dans des **éloges enthousiastes de la mer ou de la nature** : « *“Oui ! je l’aime ! La mer est tout ! (...) elle n’est que mouvement et amour ; c’est l’infini vivant, comme l’a dit un de vos poètes.”* » (1, X)

En parfait **héros romantique**, Nemo aime à contempler la nature, et particulièrement la mer, qui provoque une sorte de crise mystique en lui : « *À dix heures du soir, le ciel était en feu. L’atmosphère fut*

zébrée d'éclairs violents. Je ne pouvais en supporter l'éclat, tandis que le capitaine Nemo, les regardant en face, semblait **aspirer en lui l'âme de la tempête.** » (2, XIX) ;

à la fin du récit, ne s'est-il pas laissé volontairement engloutir par l'abîme ?

2. La nature fantastique

Mais les curiosités de la nature ne suffisent parfois pas à faire fonctionner l'imagination de l'auteur ; il tend à en **exagérer** les attributs les plus singuliers, à **forcer le trait** par goût du sensationnel. Il se dédouane le plus souvent en mettant ces amplifications dans les propos de ses personnages.

Il invoque le goût du spectaculaire dans le grand public : « *ce penchant qui pousse au merveilleux la cervelle humaine* » (1, I)

Au large de Ceylan, Aronnax découvre au cours d'une plongée **une huître d'une dimension exceptionnelle.**

Évidemment, cette huître contient une perle telle que l'on n'en a jamais vu ! « *Là, entre les plis foliacés, je vis une perle libre dont la grosseur égalait celle d'une noix de cocotier. Sa forme globuleuse, sa limpidité parfaite, son orient admirable en faisaient un bijou d'un inestimable prix. (...) j'estimai sa valeur à dix millions de francs au moins* » (2, III).

Jules Verne a aussi exagéré la dangerosité du **maelström** : « *les eaux resserrées entre les îles Féroë et Loffoden (...) forment un tourbillon dont aucun navire n'a jamais pu sortir. (...) Là sont aspirés non seulement les navires, mais les baleines, mais aussi les ours blancs des régions boréales.* » (2, XXII) – en fait, ces tourbillons (il en existe plusieurs dans le monde) sont créés par la marée s'engouffrant dans des détroits entre des îles ; ils sont certainement dangereux pour un nageur ou une petite embarcation, mais leur puissance est loin d'être celle que décrit Verne.

Certains propos reposent sur un fond de réalité, mais semble si **exagérés** que l'on peut penser à des plaisanteries : « *des pétrels, (...) "si huileux, dis-je à Conseil, que les habitants des îles Féroë se contentent d'y adapter une mèche avant de les allumer"* » (2, XIV) ; ou lorsque Conseil s'amuse à imaginer que tous les œufs d'une morue puisse donner des individus adultes : « *C'est que si tous les œufs éclosaient, il suffirait de quatre morues pour alimenter l'Angleterre, l'Amérique et la Norvège.* » (2, XIX).

En fin de compte, Jules Verne essaie de rester crédible, et il sent bien que **ses descriptions peuvent laisser le lecteur sceptique** : « *Au récit*

que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable ! Je suis l'historien des choses d'apparence impossible qui sont pourtant réelles, incontestables. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti ! » (2, IX).

3. La nature imaginaire

Mais parfois, le romancier nous entraîne dans la pure fantaisie, des faits ou des créatures entièrement sortis de son imagination.

Lorsque le *Nautilus* est pris pour une baleine, cela donne lieu à des **spéculations** « *Il semblait que cette Licorne eût connaissance des complots qui se tramaient contre elle. On en avait tant causé, et même par le câble transatlantique !* » (1, II). Mais le professeur Aronnax est très vite détrompé : « *Mais je me laisse entraîner à des rêveries qu'il ne m'appartient plus d'entretenir ! Trêve à ces chimères que le temps a changées pour moi en réalités terribles.* » (1, II) ;

Il évoque cependant le **mythe biblique du prophète Jonas**, qui vécut dit-on trois jours et trois nuits dans le ventre d'une baleine, qu'il pense : « *Les temps ne sont plus où les Jonas se réfugiaient dans le ventre des baleines !* » (1, VII).

Les **oiseaux marins** eux-mêmes continueront à prendre le sous-marin pour un cétacé : « *Quelques-uns, prenant le Nautilus pour le cadavre d'une baleine, venaient s'y reposer et piquaient de coups de bec sa tôle sonore.* » (2, XIII).

Plus encore que le submersible, c'est son créateur et capitaine qui fascine le professeur ; il voit en lui un **mythe vivant** : « *Je le considérais avec un effroi mêlé d'intérêt, et sans doute, ainsi qu'Œdipe considérait le Sphinx.* » (1, X) ; il est aussi implicitement comparé à **Hercule** lors qu'il combat les poulpes géants : « *Nous roulions pêle-mêle au milieu de ces tronçons de serpents qui tressautaient sur la plate-forme dans des flots de sang et d'encre noire. Il semblait que ces visqueux tentacules renaissaient comme les têtes de l'hydre.* » (2, XVIII).

Aronnax visite l'Atlantide avec Nemo et émet une théorie très improbable pour y voir l'origine d'un phénomène naturel bien réel : « **La mer de Sargasses**, à proprement parler, couvre toute la partie immergée de l'Atlantide. Certains auteurs ont même admis que ces nombreuses herbes dont elle est semée sont arrachées aux prairies de cet ancien continent. » (2, XI).

Il est aussi question de **cachalots que l'on a confondus avec une île** : « *On cite cependant des cachalots gigantesques. (...) Quelques-uns, dit-on, se couvrent d'algues et de fucus. On les prend pour des îlots. On campe dessus, on s'y installe, on fait du feu... – On y bâtit des maisons, dit Conseil. – Oui, farceur, répondit Ned Land.*

Puis, un beau jour l'animal plonge et entraîne tous ses habitants au fond de l'abîme. – Comme dans les voyages de Simbad le marin, répliquai-je en riant. » (2, XI).

La nature est donc en soi une source **d'émerveillement**, d'admiration ; mais l'imagination échauffée **l'embellit** encore, parfois, et va jusqu'à y voir des choses qui n'y sont pas, et que la **fantaisie** y ajoute.

Nous avons beaucoup progressé depuis l'époque de Jules Verne, et la radio, le radar ou le sonar, le GPS et les satellites ont permis de **réduire les risques** dans cette confrontation entre l'homme et la nature, mais notre technologie n'a pas supprimé tout à fait cet antagonisme. Il se produit encore chaque année **des naufrages, des accidents de montagne ou de randonnée**. La nature reste donc à conquérir et ne sera sans doute jamais complètement inoffensive.